

L'éleveuse laitière

08 mars 2025 | Journée internationale des droits des femmes

Interview

Marie-Andrée Luherne
Présidente déléguée
du Cniel

Neuf femmes bien dans leur métier



Supplément partenaire proposé par le Cniel



FranceterredeLAIT

NOURRIR AUJOURD'HUI & DEMAIN

Dans un monde qui bouge, la filière laitière avance



Retrouvez-nous sur
cniel.com et franceterredelait.fr



Sommaire

Éditorial

- 03** Les femmes de la filière laitière

Collectif

- 04** Marie-Andrée Luherne, Interview

Réussite

- 06** Aurélie Bahon
Directrice de la laiterie de Verneuil-en-Touraine

Parcours

- 08** Julie Peyrat,
Docteure en nutrition et entrepreneure
- 10** Maëlys Jabeaudon,
L'insémination animale et la clé du succès

Vocation

- 12** Mélisa Guyau,
de l'esthétique à la production laitière



© N Lefranc

PORTRAITS

FEMMES AGRICOLES. Mars 2025

Neuf femmes dans leur métier d'éleveuse

Engagements

- 16** Anne-Marie Barré,
l'autonomie sur toute la ligne
- 18** Flavie Jousse,
administratrice au contrôle sanitaire
- 20** Aline Dall'Orsoletta
vétérinaire, femme de sciences et de terrain

Formation

- 22** Sterenn Le Cam,
étudiante et future éleveuse



L'éleveuse laitière

Un supplément rédigé par



La Factory pour le



Journée internationale des droits des femmes

Mettre en lumière les femmes de la filière laitière



Caroline Helleisen Errant
Directrice générale du Cniel



Marie-Andrée Luherne
Présidente déléguée du Cniel

« Élevage, collecte, analyses et recherche, sciences du lait, transformation et distribution... Elles ont un rôle décisif dans tous les métiers »

Dans ce supplément partenaire de L'éleveur laitier, nous souhaitons rendre hommage, à l'occasion de la Journée internationale des droits des femmes, à celles qui participent chaque jour à faire avancer la filière laitière. Les femmes, encore minoritaires dans ce secteur, y jouent pourtant un rôle décisif. Elles sont présentes dans tous les métiers : élevage, collecte, analyses, recherche, transformation, distribution...

Les mettre en lumière aujourd'hui, à travers leurs parcours, répond à un double objectif : tout d'abord, valoriser leur travail au quotidien, leurs compétences et leur engagement dans la filière mais aussi les encourager à se projeter dans ces métiers, encore trop souvent perçus comme réservés aux hommes. Et cela dans un contexte où d'ici 10 ans, plus de 55% des éleveurs partiront en retraite. L'éleveuse laitière a bien une réelle place à prendre.

Un avenir pour la filière

Plus globalement, l'avenir de la filière laitière passera par une meilleure reconnaissance des compétences et des talents de chacun, hommes et femmes. Ce supplément partenaire en est bien le reflet. Cheffe d'entreprise, salariée engagée sur la ferme, étudiante, inséminatrice, chercheuse en alimentation animale ou encore directrice de laiterie, toutes illustrent ici, à leur manière, le dynamisme et l'engagement qui font que notre filière avance !

Passion et énergie

Ces histoires, pleines de passion et d'énergie, mettent aussi en lumière la diversité des opportunités qu'offrent les métiers du lait. En partageant ces parcours, notre objectif est de donner envie, de faire tomber les barrières des stéréotypes et de montrer que ces métiers sont accessibles à toutes celles qui osent pour une filière laitière plus inclusive et plus forte.

Aussi partez à la rencontre de Maëlys, Aurélie, Aline, Mélisa, Anne-Marie, Julie, Sterenn, Marie-Andrée ou encore Flavie, femmes inspirantes et inspirées.

Bonne lecture !



cniel.com

Marie-Andrée Luherne

« C'est une fierté de pouvoir porter la voix des femmes de la filière laitière »



Marie-Andrée Luherne a su conjuguer sa profession d'éleveuse avec un engagement constant pour le collectif. Présidente déléguée du Cniel depuis 2024, elle milite pour l'attractivité des métiers de la filière laitière, notamment auprès des femmes. Elle partage avec nous son parcours, ses priorités et sa vision d'avenir.



© Marie-Andrée Luherne

Quel est votre parcours professionnel ?

Issue d'une famille d'agriculteurs, je me suis toujours vu travailler dans ce domaine. Après mon BAC, j'ai réalisé un BEPA spécifiquement destiné aux agricultrices : une formation unique en France qui n'existait que dans le Morbihan et qui offrait un accès à l'installation. J'ai rejoint la ferme de mon mari au début des années 80, d'abord comme conjointe d'exploitant dans le Gaec familial. Je suis devenue associée à part entière en 1995, au départ de mes beaux-parents et, en 2005, nous avons repris l'entière responsabilité de la ferme avec mon mari. Progressivement, nos enfants nous ont rejoints : aujourd'hui, nos trois fils sont associés et notre fille est salariée sur la ferme.

Pouvez-vous nous présenter votre ferme ?

Notre exploitation est située à Sulniac dans le Morbihan à 15 km de Vannes, elle compte 210 ha de SAU. Avec nos 135 vaches Prim'Holstein, nous produisons du lait pour la coopérative Sodiaal. Une particularité importante est que nous pratiquons les cultures simplifiées : nous ne labourons plus depuis longtemps. Nous visons une grande autonomie alimentaire en produisant nos fourrages, l'herbe, le maïs ensilage, le méteil, la luzerne et même du maïs grain. Nous fabriquons notre propre aliment avec le blé que nous récoltons.

Pourquoi avoir pris des responsabilités en dehors de votre ferme ?

J'ai commencé dans le syndicalisme par la commission des agricultrices au niveau départemental, ce qui explique mon intérêt particulier pour la place des femmes dans la profession. J'ai ensuite intégré le bureau de la FDSEA du Morbihan où l'on m'a confié le dossier lait. En 2015, comme notre représentant à la Fédération nationale des producteurs de lait (FNPL) ne se représentait pas, on m'a proposé de devenir la représentante de mon département au niveau national. Je suis directement entrée au bureau de la FNPL, où j'entame mon troisième mandat. Je suis également devenue administratrice au Cniel et, depuis, présidente déléguée de l'interprofession, aux côtés de son président Pascal Le Brun. Le renouvellement des générations, l'attractivité des métiers et la place des femmes au cœur de la filière figurent parmi mes priorités.

Comment percevez-vous la place des femmes dans la filière laitière ?

Dans ma région, les femmes ont toujours été présentes dans les fermes laitières, mais elles exerçaient souvent des tâches avec moins de responsabilités. Il y a eu tout un combat pour la reconnaissance de leur statut. Aujourd'hui, grâce à ces évolutions, les femmes bénéficient d'une vraie reconnaissance professionnelle. Les jeunes femmes

qui arrivent maintenant dans le métier ont le choix et considèrent parfois que la question de la place des femmes est un non-sujet, que c'est du passé. Mais je considère qu'il reste encore des choses à améliorer. Mon engagement vient aussi du fait que j'ai bénéficié des avancées obtenues par d'autres femmes avant moi, et je trouve normal de continuer ce combat pour faciliter la vie de celles qui arrivent après moi.

Avez-vous identifié des obstacles pour les femmes ?

Nous avons décelé plusieurs freins : l'accès au foncier, car on privilégie souvent les garçons pour la reprise des fermes familiales ; certains préjugés des banques ou des cédants ; du matériel pas toujours adapté aux plus petits gabarits ; et la difficulté de concilier vie familiale et professionnelle, notamment avec les horaires de traite.

Quels messages souhaiteriez-vous faire passer à des femmes qui s'intéressent au métier d'éleveuse ?

Il est important de rendre visibles des modèles qui fonctionnent pour

que les jeunes femmes se disent « si elle y est arrivée, pourquoi pas moi ? ». Ce métier ne peut être bien vécu que s'il est choisi. On voit beaucoup de filles dans les écoles agricoles qui font des études supérieures dans ce domaine.

Le salariat peut être une bonne porte d'entrée avant de reprendre une ferme. J'observe que les femmes qui viennent d'autres horizons apportent souvent des idées nouvelles et ont une vision plus positive du métier, car elles ont connu autre chose. Elles voient mieux les avantages de notre profession et sortent de l'entre-soi, ce qui est très enrichissant.

Avec les nombreux départs à la retraite prévus dans les 5 à 10 ans à venir, nous ne pouvons pas nous permettre de passer à côté du potentiel que représentent les femmes pour la reprise des fermes. C'est une période charnière où il est crucial de faciliter leur installation. Notre rôle est d'identifier les freins et de mettre en œuvre des actions pour les lever. Il serait dommage de manquer ce passage de témoin important.

Qu'est-ce qui vous rend le plus fière ?

Ce qui me rend particulièrement fière, c'est d'avoir toujours aimé et bien vécu ce métier, en gardant une attitude positive. Cette passion s'est transmise puisque mes quatre enfants ont choisi de suivre la même voie, sans que je les y oblige. J'apprécie profondément ce métier qui permet de travailler à l'extérieur avec les animaux et de nourrir les gens. Je suis également fière d'avoir pu mener à bien mon projet personnel tout en œuvrant pour le collectif.

La dynamique du groupe est une constante dans mon parcours, aussi bien sur ma ferme qu'au niveau professionnel. Mes responsabilités actuelles sont une belle reconnaissance non seulement pour moi, mais aussi pour toutes les agricultrices.

C'est une fierté de pouvoir porter leur voix et de partager cette reconnaissance avec toutes celles qui exercent le même métier que moi.

Coopérative: Aurélie, femme de cœur et de défis à la laiterie de Verneuil



© Marianne Chalvet-Poullain

Directrice de la laiterie de Verneuil-en-Touraine, Aurélie Bahon a évolué dans d'autres secteurs de l'agroalimentaire avant de trouver sa place dans l'industrie laitière. Elle s'épanouit dans ce poste à responsabilité au sein d'une coopérative où chacun contribue à l'excellence des produits.

À la tête de la laiterie de Verneuil depuis janvier 2024, Aurélie Bahon a trouvé sa vocation : diriger une coopérative guidée par l'excellence. « Le travail en équipe, c'est quelque chose qui est très important pour moi », affirme-t-elle. Dans cette structure à taille humaine avec 130 exploitations et à peu près autant de salariés, Aurélie apprécie l'agilité et l'état d'esprit qui y règnent. « Les gens qui produisent ou transforment du lait sont vraiment engagés. C'est un métier de cœur », résume-t-elle.

Déjà la fibre agroalimentaire

La « culture laitière », comme elle le souligne, Aurélie ne l'a apprise qu'en arrivant à Verneuil. Toutefois, « Depuis toute jeune, j'ai su que je voulais travailler dans l'alimentaire », confie-t-elle. Après un Bac en sciences et technologies des produits alimentaires, elle poursuit avec un BTS en analyses biologiques, pensant d'abord travailler en laboratoire. Mais ce n'est pas fait pour elle. Aurélie s'oriente finalement vers un cursus d'ingénieur en agriculture à Uni-LaSalle Beauvais, une formation qui élargit ses perspectives.



© Laiterie de Verneuil-en-Touraine

Une carrière riche en expérience

Aurélie fait ses premières armes chez Herta qui lui propose un poste à la suite de son apprentissage. L'ingénieure se confronte à la rigueur de la production industrielle. « C'était un gros job pour démarrer, mais hyper formateur », raconte Aurélie, qui a su tirer profit des opportunités offertes par cette grande entreprise. Après dix ans chez Herta où elle occupe divers postes, de l'agent de maîtrise à la performance industrielle, elle déménage en Touraine avec son mari et leurs trois enfants. L'envie de transmettre ses connaissances la pousse à enseigner trois ans dans un lycée agricole. Cependant, elle réalise que la formation ne correspond pas à ses attentes.

Transition réussie vers la laiterie

C'est alors qu'Aurélie décide de créer en 2018 sa propre entreprise de conseil, qui la mène à la laiterie de Verneuil. « C'était mon troisième client, ma mission consistait à mettre en place un ERP pour gérer les stocks », raconte-t-elle. Son efficacité et son implication lui

valent une proposition pour un poste à temps plein à la laiterie. Aurélie commence par reprendre la responsabilité de la logistique, elle se voit confier la coordination de nombreux projets structurants pour la laiterie. À la suite du départ du directeur en 2024, elle se porte candidate. Son profil est choisi par le conseil d'administration.

Croire en ce que l'on produit

Au-delà du travail collectif, Aurélie aime surtout la finalité de son métier justifiant : « J'ai vraiment besoin de croire au produit que je fabrique, et là ça coche toutes les cases ». La laiterie de Verneuil est positionnée sur des produits qualitatifs (lait, crème, beurre, fromage, poudre de lait), appréciés d'une clientèle locale. Son préféré ? Le beurre extra-fin demi-sel. Ce qui l'anime aussi au quotidien, c'est l'excellence à tous les niveaux « Nous devons être irréprochables sur la bactériologie, parce que la matière est très sensible. Nos produits sont consommés par un large public, notamment les enfants ».

Quid des femmes ?

Interrogée sur la place des femmes dans le secteur, Aurélie se montre optimiste. « Aujourd'hui, c'est un non-sujet pour moi à Verneuil. L'ouverture d'esprit est là, et il y a de plus en plus de femmes au conseil d'administration », observe-t-elle. Elle se rappelle toutefois les débuts plus difficiles chez Herta, où elle était la seule femme cheffe d'équipe. « Être une femme, c'était finalement un avantage, car je n'avais pas à sortir les muscles. Je me consacrais au management ou au travail de fond avec les équipes », se souvient-elle.

Aujourd'hui, Aurélie souligne l'importance d'une approche inclusive qui bénéficie à tous et à chacun, hommes et femmes. Quelques tâches en production sont en effet très physiques, comme le moulage du beurre de 25 kg ou l'activation de certaines vannes manuelles. « Quand on réfléchit au poste pour l'adapter à une femme, on sait que tout le monde va y gagner en matière d'ergonomie et de conditions de travail », ajoute-t-elle.

La réussite... en groupe

Pour l'avenir, Aurélie Bahon nourrit de grandes ambitions pour la laiterie de Verneuil dont certains bâtiments sont obsolètes. « Nous venons d'entamer une vague importante de travaux pour moderniser nos installations dans les cinq ans à venir », annonce-t-elle. Il s'agit aussi pour elle de ne jamais perdre de vue la relation avec les éleveurs adhérents qui ne font pas un métier facile. « Quand on travaille dans une coopérative, on se doit de penser aux éleveurs, aux salariés et aux consommateurs de nos produits. Parce que sans les trois, nous n'avons plus de raison d'exister », conclut-elle.

« Les pieds dans les bottes, les mains dans les crottes ! »

Julie apporte un conseil en nutrition pointu aux éleveurs

Fille d'éleveur, Docteure en nutrition animale et entrepreneure, Julie Peyrat accompagne les éleveurs laitiers pour transformer l'alimentation en un levier de réussite. Avec son accent aveyronnais et son approche pragmatique, elle nous partage sa vision du métier et son expérience.

©Julie Peyrat



Quel est votre métier ?

Je suis conseillère en nutrition indépendante avec trois missions principales. La première, qui représente 60% de mon activité, est le conseil aux éleveurs, majoritairement dans la filière laitière. J'interviens de deux façons : soit en audit ponctuel pour résoudre des problématiques spécifiques, souvent liées à des pathologies, soit en accompagnement à l'année pour un suivi plus approfondi. Je travaille avec les trois espèces (bovins, ovins, caprins), mais mes

« Une connaissance du sol à l'animal »

clients sont principalement des éleveurs laitiers, représentant environ 80-90% de ma clientèle.

Ma deuxième mission (20%) est la formation, destinée aux salariés d'entreprises agricoles. Je les aide notamment à développer des outils terrain et une approche plus pragmatique pour être au plus près des besoins des éleveurs. Je forme aussi des étudiants d'écoles d'ingénieurs et de lycées agricoles. Enfin, je consacre 20% de mon temps à la recherche et développement, en accompagnant des entreprises comme des laiteries sur des projets d'innovation, par exemple l'étude des liens entre l'alimentation et la qualité des fromages.

Quel est votre parcours professionnel ?

Je suis Aveyronnaise, fille d'éleveur en bovins viande sur l'Aubrac. Mon lien avec la filière lait remonte à mes racines familiales, mon grand-père ayant été buronnier, pratiquant la traite des vaches Aubrac pour la production de fromage de Laguiole.

Après le lycée agricole, j'ai intégré VetAgro Sup Clermont-Ferrand où j'ai obtenu mon diplôme d'ingénieure agronome avec un master en nutrition animale. J'ai poursuivi avec un doctorat à l'Inra de Clermont-Ferrand, soutenu en 2014, portant sur la valeur nutritive du maïs fourrage, aliment majeur des rations des vaches laitières. Ce travail s'inscrivait dans le cadre du développement des nouvelles tables Inra. J'ai ensuite travaillé deux ans chez Arvalis - Institut du Végétal sur les fourrages, puis j'ai

rejoint RAGT en 2017 où j'ai développé pendant cinq ans un service de conseil en production animale lié à l'approche fourragère.

Qu'est-ce qui vous plaît dans votre métier ?

Le conseil aux éleveurs est vraiment ce qui me passionne le plus. En tant que fille et compagne d'éleveurs, je comprends les difficultés quotidiennes, particulièrement avec l'alimentation qui est souvent vue comme la « bête noire ». Ma satisfaction vient du fait de pouvoir les rassurer et les accompagner, comme si c'était ma propre exploitation. J'ai développé une approche basée sur l'observation des animaux, partant de leur comportement pour établir mes recommandations. Je mets un point d'honneur à être sur le terrain : les pieds dans les bottes, les mains dans les crottes !

Quelle est votre plus belle réussite ?

Ma plus grande réussite est d'avoir créé mon entreprise en 2023, coïncidant avec la naissance de ma fille. J'ai construit une démarche de conseil qui correspond à mes valeurs avec le nom Atout Nutrition. Il traduit ma volonté faire de l'alimentation non plus une contrainte mais un véritable atout pour les fermes. Le fait d'avoir réussi à développer une clientèle fidèle qui apprécie mon approche terrain et ma vision globale, allant du sol à l'animal, est une grande satisfaction.

Je suis également parvenue à maintenir un équilibre entre ma vie professionnelle, mon implication sur l'exploitation de mon compagnon, et ma vie de famille.

Comment voyez-vous la place des femmes dans la filière laitière ?

La place des femmes évolue très positivement. En Aveyron, un chef d'exploitation sur trois est une femme. Cette progression s'appuie sur plusieurs facteurs : la modernisation des outils avec la robotisation qui permet de travailler davantage avec la tête qu'avec les bras, la féminisation des formations agricoles, et l'évolution des mentalités.

Les femmes apportent souvent une approche différente, particulièrement attentive à l'observation des animaux et à leur bien-être. Cette attention aux détails est précieuse pour la gestion du troupeau. Les femmes ont aussi tendance à se former continuellement et à chercher des solutions innovantes face aux défis, transformant leur légitimité qui pourrait être vue comme une contrainte en atout.

Quel message faire passer aux jeunes qui veulent travailler dans la filière lait ?

Mon principal conseil est de ne pas hésiter à voyager et à enrichir ses connaissances. La réussite en agriculture est liée au niveau de savoirs et d'expérience. Il ne faut pas se précipiter pour reprendre une exploitation familiale si ce n'est pas le bon moment, mais plutôt prendre le temps de se former, d'acquérir de l'expérience ailleurs, et de construire un véritable projet. Enfin, j'encourage particulièrement les femmes à ne pas s'autocensurer. Les barrières traditionnelles liées à la force physique s'estompent avec la modernisation, et leurs compétences en observation, en gestion et en innovation sont des forces pour la filière.



Maëlys : l'inséminatrice qui met « des paillettes dans la vie des éleveurs »

Maëlys Jabeaudon, une jeune femme de 23 ans originaire d'Auvergne, s'est imposée dans un secteur majoritairement masculin : l'insémination animale. Rencontre avec cette jeune inséminatrice pleine d'humour et d'énergie.



© Romane Collier.
Maëlys a été formée à l'insémination profonde.

DÉVOUÉE

Si vous croisez Maëlys en élevage, impossible de rater le message inscrit au dos de sa doudoune : « Et si nous mettions des paillettes dans vos vies ». L'idée de ce slogan est née d'une discussion entre un groupe d'inséminatrices. Maëlys n'a pas eu à réfléchir longtemps avant de trouver une proposition qui a remporté l'adhésion. « Vu que l'on est tout le temps en train d'utiliser des paillettes, c'est un petit clin d'œil », précise Maëlys en souriant. C'est devenu une marque de fabrique pour la jeune inséminatrice qui explique « aimer tout dans son métier ».

L'attrait de la génétique bovine

Après un BTS Analyses biologiques et biotechnologiques à Lyon, Maëlys abandonne son projet initial de devenir vétérinaire. En effet, elle se rend rapidement compte que les études longues ne lui conviennent pas et choisit de se tourner vers le métier d'insémina-

trice, inspirée par son grand-père éleveur de vaches charolaises. « J'ai toujours eu cette vision, cet objectif de travailler avec les vaches, avec les éleveurs », partage-t-elle.

Ses recherches la mènent en 2021 jusqu'au groupe d'employeurs Axia, qui forme les jeunes au métier de technicien d'insémination. Pendant un an, Maëlys suit une formation mêlant théorie et pratique dispensée par Elance Formation (anciennement ANFEIA). « Ce qui m'a plu, c'est de travailler sur la génétique et ses avancées scientifiques », souligne-t-elle. Elle intègre la coopérative Elva Novia, où elle effectue ses premières inséminations, encadrée par un tuteur. Parallèlement, elle complète ses connaissances par une spécialisation CG Repro à la MFR de Mornand-en-Forez (42). Maëlys souligne l'importance de ce bagage complémentaire en conseil génétique : « On a ce petit truc en plus qui apporte de la valeur ajoutée aux éleveurs ».

Sur les routes, au service des éleveurs

Depuis 2024, Maëlys est responsable d'un secteur qui couvre une partie du Cher, de la Creuse et de l'Allier au sein d'Elva Novia. Ses journées ? Jamais les mêmes. « Mon métier, c'est d'abord, bien sûr, d'inséminer et de conseiller les éleveurs sur le choix des taureaux, mais aussi de les accompagner sur la gestion de la reproduction dans leur troupeau », explique-t-elle. Elle réalise également des constats de gestation 35 à 40 jours après l'insémination, ainsi que des échographies permettant le suivi de l'involution utérine pour vérifier si les vaches sont aptes à recevoir une future gestation. Elle est aussi chargée de la vente de produits minéraux et de divers approvisionnements nécessaires aux élevages. « J'aime tout de mon métier, surtout la technicité et la diversité des tâches », résume-t-elle.

Faire sa place en tant que femme

Bien qu'il y ait peu de femmes au sein de son équipe, Maëlys est fière de voir que le métier se féminise peu à peu. « Je pense qu'on a fait notre place quand même », dit-elle avec optimisme.

Elle a toutefois ressenti des préjugés au début de sa carrière : « J'ai eu des remarques de certains éleveurs, j'avais cette sensation d'infériorité physique par rapport à un homme ». Mais loin de se laisser abattre, elle a su s'imposer grâce à ses compétences. « À ceux qui doutaient des réussites de l'insémination, je leur disais : on verra dans 21 jours ! ». Maëlys constate que les mentalités évoluent, avec de plus en plus d'éleveuses et d'inséminatrices.

Apprendre, encore et toujours

Son désir d'apprendre ne s'arrête pas là. Maëlys a été formée à l'insémination profonde, une solution qui optimise les chances de réussite, notamment pour les doses sexées. Toujours en quête de nouvelles compétences, elle envisage de se former à la transplantation embryonnaire, une technique qui permet d'améliorer rapidement le potentiel génétique des élevages. Les éleveurs et les éleveuses qu'elle accompagne sont aussi les premiers à partager leurs expériences. « J'apprends aussi beaucoup d'eux, c'est aussi le partage de connaissances qui fait la richesse du métier », ajoute-t-elle.

De l'esthétique à l'élevage : le parcours tout en contraste de Mélisa

Esthéticienne, mère au foyer, cheffe d'exploitation laitière, administratrice au Contrôle Laitier et au Cerfrance 85, Mélisa Guyau est fière de toutes ses expériences qui l'ont construite. Portrait d'une femme et éleveuse épanouie.



© Céline Bernardin

Tous les lundis matin, le rituel est le même au Gaec du Grand-Breuil sur la commune des Pineaux en Vendée. Dans un bureau spacieux et lumineux, Mélisa et ses associés réunissent leurs deux salariés et un apprenti autour d'un café pour planifier la semaine. Une organisation millimétrée, fruit d'une évolution constante de l'exploitation, mais aussi du chemin parcouru par Mélisa. Qui aurait cru, il y a quinze ans, que cette ancienne esthéticienne deviendrait cheffe d'exploitation dans la production laitière ?

D'un institut de beauté à l'agriculture

Le parcours de Mélisa suit une trajectoire inattendue. Titulaire d'un BTS esthétique cosmétique, elle travaille quatre ans comme salariée dans un institut avant de prendre un congé parental pour s'occuper de ses trois enfants, privilégiant sa vie de famille. Six années que Mélisa a particulièrement apprécées. « C'était un choix de ma part », tient-elle à préciser. D'autant plus valorisant que son mari Grégory reconnaît pleinement son investissement auprès de leurs trois enfants. Mais les derniers temps sont marqués par le doute : « On perd un peu confiance en soi quand même, parce qu'on sait qu'il faut se remettre sur le

marché du travail ». Ne souhaitant pas reprendre son métier d'esthéticienne, Mélisa s'interroge sur son avenir. C'est finalement le départ à la retraite de sa belle-mère, associée avec son fils Grégory, qui déclenche sa reconversion. À 33 ans, Mélisa reprend ses études et obtient un BPREA aux Herbiers. En 2014, elle s'installe officiellement sur l'exploitation familiale de son mari, amenant avec elle un quota de 200 000 litres de lait.

Surmonter ses peurs

Non issu du milieu agricole, Mélisa doit d'abord surmonter sa peur des animaux. « Je craignais même de rentrer dans une case à veau. La première fois que je suis occupée des vaches, je me suis dit : mais elles sont immenses ! », se souvient Mélisa. Sa belle-mère reste un an pour la former, tant sur l'aspect administratif que sur le travail avec les animaux. Petit à petit, Mélisa gagne en assurance épaulée par les membres du Gaec. Aujourd'hui, elle assure principalement la traite du matin, du suivi sanitaire du troupeau, de la reproduction et des vêlages, ainsi que toute la partie administrative et les ressources humaines.

Une exploitation en constante évolution

En dix ans, l'exploitation s'est profondément transformée. La production est passée de 1,2 à 2 millions de litres, avec un troupeau de 160 vaches laitières Prim'Holstein. La surface agricole utile atteint désormais 240 hectares, dont 100 ha de prairies. Chaque investissement est pensé pour optimiser les performances technico-économiques et

En chiffres

- **SAU 240 hectares** dont 100 ha de prairies).
- **2 millions** de litres de lait produits.
- **200 vêlages** par an.

« nous permettre de gagner du temps », souligne Mélisa. Une salle de traite rotative et une nurserie ont vu le jour en 2014, suivies récemment par la réfection complète des silos d'ensilage.

L'exploitation assume pleinement sa spécialisation laitière : « Contrairement à l'idée reçue qu'il faut se diversifier pour sécuriser son revenu, nous pensons que la spécialisation, quand elle s'accompagne de technicité, est la clé de notre performance ». Une stratégie qui porte ses fruits, comme en témoigne l'utilisation d'outils de pointe : génotypage, analyse ADN du lait, détecteurs permettant de réduire de trois mois l'âge au vêlage.

Innovation et bien-être animal

L'innovation la plus récente illustre parfaitement cette recherche d'amélioration continue : une aire de vêlage sur miscanthus mise en place il y a deux ans. Ce système novateur permet aux vaches de mettre bas naturellement, par groupe d'une dizaine, sur une litière malaxée trois fois par semaine pour favoriser le compostage. « Avec près de 200 vêlages par an, ce choix technique améliore non seulement le bien-être animal mais aussi nos conditions de travail », explique Mélisa. Pour optimiser ce système (le miscanthus étant plus onéreux que la paille), le Gaec a entrepris la culture de cette plante, dont la première récolte est attendue cette année.



© Céline Bernardin

« Associée à part entière et administratrice »

Si l'accueil au sein du Gaec a été bienveillant malgré son inexpérience initiale, Mélisa a dû affirmer sa position. « Quand je suis arrivée, un détail m'a choquée : le bureau de ma belle-mère était reculé par rapport aux autres. Sans doute le poids des habitudes. J'ai dit non, je veux être dans le groupe ! ». Aujourd'hui, elle occupe pleinement sa place d'associée : « J'ai les mêmes parts sociales que mes associés et la

même rémunération ». Forte de dix années d'expérience, son engagement dépasse désormais le cadre de la ferme. Son implication au sein de la commission lait du Contrôle Laitier et son rôle d'administratrice de la caisse locale du Cerfrance 85 lui permettent de cultiver du « lien social » et d'enrichir ses pratiques au contact d'autres exploitants.

Du pré au marché:

Anne-Marie boucle la chaîne du lait bio

Chaque vendredi, les habitués du marché fermier de la Ferté-Bernard viennent acheter les produits laitiers et le fromage d'Anne-Marie Barré. Une reconnaissance pour cette éleveuse de vaches Jersiaises qui, avec son mari Thierry, a développé en trente ans une ferme laitière biologique avec un atelier de transformation.

Vendredi 9h00 à la Ferté-Bernard, c'est jour de marché pour Anne-Marie Barré. Comme chaque semaine depuis 2005, elle y vend du beurre, de la crème fraîche et de la tomme, fabriqués à partir du lait de vaches jersiaises, le tout en agriculture biologique. Au fil des années, ses produits ont su conquérir une clientèle fidèle, séduite par leur qualité et leur goût. « C'est le moment que je préfère dans mon métier, cette relation avec les clients. Je sais pourquoi je travaille », explique Anne-Marie. Cela va faire bientôt 30 ans que l'agricultrice est installée à Berfay dans la Sarthe avec son mari Thierry. Alors que la retraite se profile à l'horizon, Anne-Marie note avec une pointe de fierté, « Nous avons réussi à mettre en place un beau système ».

Le parcours

Flash-back en 1968. Née en banlieue parisienne, Anne-Marie a vécu toute son enfance à Argenteuil, loin du milieu agricole. Toutefois, l'attrait pour le vivant était déjà présent. « Toute petite, on me demandait ce que je voulais faire, je répondais fermière », se souvient-elle. Pour ses études, elle s'oriente vers un IUT de biologie appliquée à Créteil. En deuxième année, elle opte pour une spécialisation en agronomie à Angers,

où elle rencontre son futur mari, Thierry. C'est là que son intérêt pour l'agriculture grandit avec l'idée de s'installer un jour. Pendant que Thierry poursuit en école d'ingénieur, Anne-Marie commence à travailler dans l'animation syndicale, puis elle repart se former à Dijon où elle obtient un diplôme d'œnologue. Le couple part ensuite dans l'Orne, Anne-Marie travaille dans l'atelier cidricole d'un lycée agricole tandis que Thierry devient conseiller de gestion, un métier qui lui permet d'identifier les typologies de fermes et les systèmes d'exploitation qui leur plairaient pour s'installer. Cette idée commence clairement à prendre forme. D'autant plus que « le statut de salarié ne me convenait pas », ajoute Anne-Marie.

Le grand saut

« On s'est mis à chercher une ferme laitière sur tout l'ouest de la France » explique Anne-Marie. Les visites s'enchaînent. En 1995, le couple arrive dans la cour d'une ferme à Berfay dans la Sarthe. Elle se remémore sa première impression : « J'ai dit à mon mari, encore une visite pour rien ». Finalement, la ferme correspond exactement à leurs attentes, avec un maximum de terres à proximité et la possibilité de louer les bâtiments dans

un premier temps pour se lancer. Le 1^{er} août 1996, elle devient officiellement exploitante. « C'était pour moi... je ne voulais pas être juste une conjointe collaboratrice ». Elle sera vite rejointe par Thierry. Dès le démarrage, la ferme se distingue par son troupeau de vaches jersiaises en système tout à l'herbe. « Elles nous avaient tapé dans l'œil », précise l'éleveuse qui apprécie par ailleurs leur petite taille facilitant les manipulations.



Rebondir grâce à la transformation

30 ans après son installation en bio dans le bocage sarthois, Anne-Marie Barré se sent fière du chemin parcouru. © Photos de Marianne Chalvet-Poullain

Le passage à l'agriculture biologique se fait rapidement, dès 1997. « La conversion en bio était un choix réfléchi, une évidence même », affirme-t-elle. En 2002 survient la première crise du lait biologique. Alors que la ferme livre l'intégralité de sa production en laiterie à Biolait, le contexte devient instable. Le revenu dégagé par l'exploitation ne suffit plus pour deux personnes. Trois options sont mises sur la table. « Soit un de nous partait à l'extérieur, soit on s'agrandissait, soit on créait de la valeur ajoutée ». Le choix sera celui de la transformation. Compte tenu de ses études en biochimie et œnologie, Anne-Marie était déjà familiarisée avec l'hygiène

En chiffres

- **30 années** en Polyculture et élevage BIO dans la Sarthe (72).
- **2 Associés** sur la production laitière et la transformation.
- **2500 kg** de tommes sont affinées chaque année.

et la qualité, inhérentes à tout projet de valorisation du lait. Thierry, lui, s'occupera des animaux. La voici partie à Surgères (79) en formation professionnelle, jonglant entre son travail à la ferme, la vie de famille et le montage du projet.

Une production qui trouve son public

En septembre 2003 a lieu la première transformation du lait dans le tout nouveau laboratoire de 50 m². Le lait des vaches jersiaises, riche en matières grasses et en protéines, est idéal pour le beurre, la crème et le fromage. « J'ai choisi de fabriquer de la tomme, car c'est un produit qui évolue avec le temps, un peu comme le bon vin », explique l'ancienne œnologue. « Et puis, cela requiert peu d'investissement, à part une cave de maturation ». Dans un premier temps, Anne-Marie et Thierry commercialisent leurs produits chez Biocoop au Mans, tout en continuant d'être apporteurs pour Biolait. En 2005, ils intègrent, à la

Ferté-Bernard un marché de producteurs dans le cadre d'un GIE de vente directe. C'est leur principal débouché désormais.

Une histoire à poursuivre

Quand Anne-Marie fait le bilan, elle n'a pas éprouvé de barrières particulières en tant que femme. « Honnêtement, je n'ai jamais ressenti de frein. Peut-être que c'est aussi dû à notre système autonome qui nous a permis d'être indépendants » confie-t-elle. Aujourd'hui, elle est fière du chemin parcouru. « On est vraiment dans la fonction première d'un agriculteur, nourrir les gens, avec des retours directs de nos clients, et ça c'est une satisfaction énorme », dit-elle. Anne-Marie envisage l'avenir avec sérénité, anticipant la recherche d'un repreneur à partir de septembre 2026. Tous les scénarios sont ouverts, elle envisage même d'offrir la possibilité de louer la ferme pour permettre à des jeunes même sans capital, de s'installer.

Passion et engagement : le quotidien de Flavie Jousse, éleveuse en Haute-Vienne et administratrice au Groupement de Défense Sanitaire



© Flavie Jousse

À 35 ans, Flavie Jousse s'épanouit au sein d'une exploitation laitière en Haute-Vienne, dans la région du Limousin. Entre le système du pâturage tournant dynamique, la passion pour ses vaches et l'engagement dans le sanitaire, elle nous raconte son parcours et ses projets.

Quel est votre parcours professionnel ?
J'ai fait ma scolarité au lycée agricole de Pau-Montardon, où j'ai obtenu un bac technologique puis un BTS agricole en productions animales. J'ai ensuite poursuivi avec une licence professionnelle en vaches allaitantes à Villefranche-Rouergue dans l'Aveyron, où j'ai rencontré mon mari. Après nos études, nous avons tous les deux trouvé du travail en Isère : lui au contrôle laitier, moi au Groupement de Défense Sanitaire pendant près de trois ans. Nous nous sommes ensuite rapprochés de la Haute-Vienne où mon mari souhaitait reprendre l'exploitation familiale située à Saint-Auvent. J'ai alors travaillé dans un organisme certificateur avant de m'installer sur l'exploitation en décembre 2018.

Installée depuis 2018, pourquoi avoir conservé un emploi à l'extérieur jusqu'en 2024 ?
J'avais deux raisons principales : la première était la crainte de l'isolement, de ne plus avoir de vie sociale en étant uniquement sur l'exploitation. La seconde était d'avoir une sécurité financière, même si la ferme tournait bien. Nous avons aussi embauché

un salarié à 25h par semaine de 2021 jusqu'en juillet 2023 pour les jours où je n'étais pas là.

Pouvez-vous me présenter votre ferme ?

Je suis associée à mon mari dans le cadre d'une EARL. Notre ferme est située à l'ouest de Limoges. Nous avons 70 vaches laitières de race normande et 85 hectares de SAU, avec une grande majorité de surfaces en herbe. Nous cultivons environ 5 hectares de maïs, dont seulement 2 hectares en ensilage, le reste étant en maïs humide. Nous avons environ 50 hectares autour de l'exploitation ce qui nous permet de pratiquer le pâturage tournant dynamique.

Vous pratiquez le pâturage tournant dynamique, pourquoi ce choix ?

C'est un système que mon mari a mis en place progressivement depuis son installation en 2015. En 2022, nous avons créé des chemins de pâtures et un réseau d'eau pour optimiser le système. Financièrement, c'est très intéressant : nous avons énormément diminué nos coûts alimentaires. Certes, la production est passée de 8 000 à 6 000 litres par vache, mais la marge est là. Ce système nous permet aussi d'avoir plus de temps pour nous et nos enfants

pendant la période de pâturage. Il nous semble aussi en adéquation avec une approche de l'élevage centrée sur le bien-être animal.

Qu'est-ce que vous préférez dans votre métier ?

Ce que je préfère, c'est être avec mes bêtes. Je m'occupe beaucoup des génisses et j'essaie d'établir une relation avec elles pour faciliter les manipulations futures. Je prends le temps d'aller au milieu du troupeau, de les caresser, de leur parler. Cette année, nous avons même testé l'élevage des génisses nées entre février et avril sous des « tatas » (vaches nourrices). J'ai suivi le protocole de Pauline Garcia, une éthologue, pour maintenir un lien de proximité avec mes animaux malgré le changement de méthode d'élevage. Et ça se déroule très bien, c'est une grande satisfaction.

Vous étiez partie plutôt pour travailler dans l'allaitant, qu'est-ce qui vous plaît dans la production laitière ?

J'apprécie particulièrement le côté instantané des résultats : quand

quelque chose ne va pas, ça se voit immédiatement sur la production laitière. La traite permet aussi une vraie proximité avec les animaux. De plus, notre lait est transformé par une laiterie locale reconnue, et je suis fière de dire à mes enfants que c'est notre lait qu'ils boivent

Est-ce que le fait d'être une femme a influencé votre parcours ?

C'est un sujet important mais qui n'a pas été déterminant. Sur le plan physique, j'ai parfois des appréhensions, notamment avec la manipulation des gros animaux ou certaines tâches physiques, comme fermer une barrière très tendue ou soulever des charges lourdes. Du coup, nous avons trouvé un équilibre dans le partage des tâches sur l'exploitation. Je me consacre davantage aux soins aux animaux, à la nurserie et la gestion administrative.

Pourquoi avez-vous souhaité devenir administratrice du Groupement de Défense Sanitaire ?

Le domaine sanitaire me tient particulièrement à cœur, d'autant plus

que j'ai débuté ma carrière dans ce secteur. Lors des assemblées, j'ai vu une opportunité avec l'ouverture des candidatures et j'ai choisi de me lancer, portée par une démarche personnelle. Cela contrastait avec une précédente proposition pour un autre conseil d'administration, où il s'agissait avant tout de féminiser l'équipe. On ne m'avait pas sollicitée pour mes compétences, mais uniquement parce que j'étais une femme. J'ai trouvé cette approche maladroite et avais donc décliné l'offre.

Quels sont vos projets pour les années à venir ?

Nous travaillons actuellement au décalage de la reproduction pour regrouper tous nos vêlages sur la période février-avril. L'objectif est que toutes les vaches soient dans leur pic de production au printemps, quand l'herbe est la plus nutritive. Cela nous permettrait aussi d'être plus tranquilles en décembre-janvier, même si cela implique d'arrêter la traite à un moment donné.

INSPIRÉE

Aline Dall'Orsoletta : chercheuse en nutrition animale et vétérinaire, femme de sciences et de terrain

Brésilienne d'origine, attirée par l'élevage dès son enfance, Aline Dall'Orsoletta s'est construit un parcours à la croisée de la science et du terrain. Cette chercheuse en nutrition animale et vétérinaire s'attache à développer des solutions durables pour les éleveurs.

Originaire de Santa-Catarina, au sud du Brésil, Aline Dall'Orsoletta, 35 ans, semble avoir été destinée à travailler dans l'élevage. « *Ma passion vient de mes grands-parents maternels, qui étaient éleveurs de bovins laitiers et porcins. Je ne me voyais pas faire autre chose* ». Très tôt, ce contact familial avec l'agriculture lui donne envie de suivre des études supérieures dans ce domaine qu'elle affectionne.

Un parcours académique au Brésil,

Après avoir obtenu son diplôme de vétérinaire au Brésil, Aline passe deux années sur le terrain, en contact direct avec les éleveurs. Elle ressent cependant le besoin d'aller plus loin : « *J'ai décidé de reprendre mes études, car je voulais explorer davantage les aspects scientifiques et techniques de la nutrition des ruminants* ». Son chemin la conduit à un master, puis à un doctorat, au cours duquel elle travaille sur les émissions de méthane en élevage. Une bourse gouvernementale lui permet de venir en France en 2017 pour intégrer un projet de recherche de l'Inrae autour de la durabilité en nutrition animale. Aline se souvient : « *Je me suis dit : pourquoi ne pas tenter ? La porte s'est ouverte, et je me suis lancée* ».

La France : un tournant dans sa carrière,

Séduite par les opportunités qu'offre la France dans le domaine de la recherche, Aline décide de s'y installer définitivement en 2019. Elle décroche un premier poste en tant que conseillère en élevage pour une association de producteurs « Bio en Normandie ». Cette expérience, bien que courte, s'avère formatrice : « *C'était enrichissant, car j'ai découvert la production biologique, un univers que je ne connaissais pas, tout en restant en contact avec les éleveurs* ».

Aline rejoint CCPA, un groupe international expert en nutrition et santé animales, en janvier 2020, où elle intègre dans un premier temps l'équipe dédiée aux ruminants. Ce poste lui permet de renouer avec ses aspirations scientifiques tout en gardant un lien étroit avec les réalités du terrain. « *C'était un équilibre parfait entre la recherche appliquée et le support aux éleveurs* », ajoute-t-elle.

Allier science et pratique

En 2022, après un changement d'organisation au sein de CCPA, Aline accède à un poste de cheffe de projet au sein du département Recherche et Innovation. Cette évolution marque un aboutisse-

ment dans sa carrière, aligné avec son objectif initial de travailler comme chercheuse. Aujourd'hui, elle pilote des projets de fond, allant de la recherche de nouveaux ingrédients à la mise au point de pratiques innovantes pour répondre aux enjeux environnementaux et sanitaires. « *Je travaille sur des sujets très variés, précise Aline, par exemple les problématiques comme les émissions de méthane, les rejets azotés ou encore la santé et le bien-être des animaux* ».

La recherche au service des éleveurs

Bien qu'Aline soit désormais plongée dans la recherche et le développement, elle conserve une approche tournée vers la pratique. « *Même en R&D, je garde un lien avec les éleveurs, souvent par l'intermédiaire de mes collègues du service technique. Cela me permet de rester connectée aux réalités du terrain et de m'assurer que nos travaux répondent réellement aux besoins des éleveurs. C'est le sens de mon travail* », estime-t-elle.

Son travail inclut également la gestion de la data, un domaine qu'elle considère essentiel pour la filière. « *Aujourd'hui, les données jouent un rôle clé dans la compréhension des pratiques et dans l'élaboration de solutions adaptées. Cela fait partie des outils que j'intègre dans mes projets* ».



© Aline Dall'Orsoletta

Une femme dans un milieu masculin

Quand Aline repense à ses débuts professionnels, elle estime avoir dû s'affirmer en tant que femme dans un milieu encore largement masculin. « *Quand j'ai commencé à travailler comme vétérinaire au Brésil, j'ai souvent entendu : es-tu sûre que tu vas y arriver ? Tu n'as pas peur de te salir ?* ». En France, elle a également dû faire ses preuves : « *Il faut montrer que l'on a sa place surtout quand on est une jeune femme, mais avec le temps, les choses évoluent et on gagne en légitimité* ».

Aux futures générations

Aline souhaite transmettre un message à celles et ceux qui envisagent une carrière dans la recherche :

« *Il y a tant à explorer dans le domaine de la nutrition animale : durabilité, bien-être et santé animale... Les défis sont nombreux, mais il faut être résilient et s'adapter. À force de travail, il y a derrière la satisfaction de contribuer à des solutions concrètes pour les éleveurs* ».

Vocation : Pour Sterenn, l'avenir sera dans le lait

Du haut de ses 19 ans, Sterenn Le Cam sait déjà qu'elle travaillera dans la filière bovine laitière. Actuellement étudiante en BTS au lycée de Pommerit (22), la jeune femme a eu un coup de cœur pour les vaches Prim'Holstein lors d'un stage en seconde. Depuis, cette passion ne l'a plus quittée.

Originaire de Plougonver dans les Côtes-d'Armor, Sterenn a baigné dans un environnement agricole dès son plus jeune âge, son père ayant un élevage de dindes de chair. « *J'ai toujours su que je voulais travailler dehors et avec les animaux* », explique Sterenn qui n'était toutefois pas attirée par la volaille. Après la classe de troisième, elle n'a pas hésité longtemps avant de s'inscrire au lycée agricole de Pommerit, à 40 km de chez elle, un établissement réputé pour la qualité de ses formations.

À la rencontre des vaches

C'est lors d'un stage en seconde qu'elle découvre sa vocation pour l'élevage laitier. Bien qu'ayant déjà côtoyé des bovins chez des voisins ou des amis, elle raconte : « *Le contact avec les vaches m'a tout de suite plu* ». L'attrait pour l'animal n'a pris tout son sens qu'à

travers cette expérience pratique. Sterenn décide de poursuivre ses études dans cette voie, en passant un Bac STAV (Sciences et technologies de l'agronomie et du vivant) suivi d'un BTS Acse (Analyse, conduite et stratégie de l'entreprise agricole).

Enchaînant les stages, Sterenn confirme son penchant pour les vaches Prim'Holstein. « *J'ai travaillé aussi avec la race brune, mais les Prim'Holstein, je les aime bien. Les animaux sont calmes et productifs* », précise la jeune étudiante bretonne. Actuellement en deuxième année de BTS, elle a naturellement opté pour la spécialisation lait et fourrages. « *Nourrir les autres, c'est un métier qui a du sens* », ajoute-t-elle, fière de contribuer à un secteur essentiel pour la Bretagne et la France.

© Étudiante en BTS Acse et fille d'éleveur de dindes breton, Sterenn a choisi de faire carrière en production laitière.

Multiplier les expériences, y compris à l'international

Loin de s'arrêter aux frontières de sa Bretagne natale, Sterenn cherche à élargir le champ des possibles. Son cursus implique un stage à l'étranger. Ni une ni deux, l'étudiante choisit de partir à 15 000 km de chez elle en Australie au cours de l'été 2024. Là-bas, elle découvre la génétique bovine et la préparation des animaux pour les concours. « *J'ai appris à tondre les vaches, à leur apprendre à bien marcher et à poser. C'était vraiment intéressant* », raconte-t-elle. En plus de ces compétences techniques, cette immersion à l'étranger lui a permis d'améliorer son anglais, un atout précieux dans le monde professionnel.

À l'écoute de ses aspirations

Sterenn Le Cam est une jeune femme déterminée et ouverte d'esprit. Elle encourage vivement les jeunes qui, comme elle, ne viennent pas forcément d'un milieu laitier, à suivre leur instinct. « *Si tu as envie, même si tu n'y connais pas grand-chose, tu peux apprendre !* », insiste-t-elle.

Le fait d'être une femme n'est pas un frein selon elle, insistant sur l'ouverture et l'entraide qui caractérisent le monde agricole, des valeurs qui lui tiennent à cœur. « *J'ai toujours été bien accueillie par mes maîtres de stage ou mes employeurs. Si tu es curieux et travailler, ça se passe bien* », résume Sterenn.

Le lycée de Pommerit

- **1962** : Le Lycée ouvre ses portes au cœur du Trégor.
- **13 diplômes agricoles** proposés dans cet établissement historique.
- **1000 élèves** répartis de la 4^{ème} au Bac+3.

Une carrière en devenir

Soutenue par sa famille, Sterenn est libre de tracer son propre chemin. Si elle et sa sœur aînée partagent un intérêt pour l'agriculture, ses frères ne suivent pas cette voie. Elle ne ressent pas de pression pour reprendre la ferme familiale, son père étant encore jeune et loin de la retraite. « *C'est nous qui décidons de notre avenir* », affirme-t-elle.

Pour la suite, Sterenn envisage de prolonger ses études. « *Je sais que je vais continuer, mais pas encore précisément dans quel cursus* », admet-elle, hésitante entre une licence ou une autre formation spécialisée. Bien que son cœur penche vers le secteur laitier, elle reste ouverte à d'autres opportunités. « *Je ne ferme pas les portes, mais c'est plus le lait qui m'attire très clairement* », dit-elle. Une fois ses études achevées, l'étudiante se projette dans le secteur para-agricole, comme l'insémination, avant de peut-être chercher une ferme pour s'installer. Avec son prénom qui signifie « étoile » en breton, Sterenn Le Cam est bien décidée à tracer sa voie lactée.

